

■ VALÈRE NOVARINA

« Une sphère infinie dont le centre est partout, la circonférence nulle part. »
Entretien réalisé par Olivier Dubouclez

O. D – Valère Novarina, la théologie a pris une importance de plus en plus grande au fil de vos livres où elle semble nourrir aussi bien le phrasé que la pensée théorique. La référence aux Pères de l’Église est partout : dans votre réflexion sur le théâtre et l’acteur, mais aussi dans la bouche de vos personnages qui invoquent le nom de Dieu, l’insultent ou le prient publiquement. Les titres de vos dernières pièces, *La Scène* – où l’on entend la Cène – et *Le Vrai sang* laissent aussi transparaître leur ancrage théologique. Pourriez-vous revenir sur les circonstances de votre rencontre avec la littérature spirituelle ?

V. N – Dans *Le Monologue d’Adramélech*, qui est une sorte de « monodrame » venant interrompre soudain un opéra à 287 personnages (*Le Babil des classes dangereuses*), la parole est donnée à un Adam *chuté*, soudainement là, seul, sans Ève – et questionnant de tous côtés ; dans *Le Drame de la vie*, une structure, imitée de la Bible, est la poutre maîtresse de tout l’ouvrage : « crimer » et « naître » sont les deux actes fondamentaux qui assurent le renouvellement de la vie et l’infinie succession des personnages sur la scène du livre (comme dans l’Écriture revient en refrain la litanie des générations...). À partir de *Vous qui habitez le temps* se noue une relation plus intime encore avec la langue des théologiens. Et dans l’avant-dernier chapitre apparaît cette phrase de saint Jean qui reviendra souvent : « Personne n’a jamais vu Dieu qui habite une lumière inaccessible » (*VHT*, p. 94)¹.

La place de plus en plus grande que la théologie a prise dans mes lectures et dans mon travail répond à l’oubli dans laquelle elle me semblait être tenue : au collège de Thonon, comme plus tard à la Sorbonne, nous apprenions qu’entre Aristote et Descartes s’étendait la nuit noire du Moyen Âge... C’est par un livre d’Étienne Gilson², que j’ai appris l’existence

1. 1 Tim 6, 16.

2. É. Gilson, *L’Esprit de la philosophie médiévale*, Paris, Vrin, 1943.

■ VALÈRE NOVARINA

d'un trésor que l'on m'avait caché : je me suis précipité sur les écrits des théologiens, principalement dans la magnifique collection « Sources chrétiennes », dans un état de fièvre et d'excitation parfois proche de la manie érotique : quoi d'étonnant, puisque chacun de ces volumes est au fond un livre d'amour ? Je découvrais soudain une caverne d'Ali Baba : Athanase d'Alexandrie, les Cappadociens, Rupert de Deutz, Méliton de Sardes, Marius Victorinus, Hilaire de Poitiers, Jean Scot Érigène... Souvent c'était d'abord leurs noms qui m'attiraient : Le Pseudo-Macaire, Diadoque de Photice, Jean Philopon, Dorothée de Gaza, Ephrem de Nisibe. Autant de trésors anciens ouvrant des passages nouveaux vers les Psaumes, les Prophètes et les Évangiles.

La langue théologique, souvent ardue, toujours d'une grande technicité, a parfois pour effet de rebuter le lecteur non spécialiste. Qu'est-ce qui vous a fasciné en elle ?

Le défi. L'aventure de la pensée. Le voyage jusqu'au bout du langage. Ces théologiens, ces philosophes, ces *poètes de la pensée* écrivent des traités fleuves gigantesques et précis (ou des poèmes circulaires, des hymnes, des chants) pour définir l'impalpable, cerner l'impensable, résoudre de surnaturelles équations mathématiques : le mystère des deux natures du Christ – et, au centre de tout, la figure dansante, sans cesse nous échappant, de la Sainte Trinité. Cela a suraiguë en moi une sorte de *libido scientifique sans espoir*. Les Pères de l'Église, les mystiques, les théologiens cherchent par tous les moyens de la *parole* et de la *raison* (deux mots que le grec *logos* tenait parfaitement réunis) une vérité qui ne se capture pas.

J'ai été d'emblée frappé par une philosophie *ancrée dans la chair*, confirmée finalement par l'expérience du corps, c'est-à-dire par l'intuition amoureuse de Dieu. Un savoir lié au non-savoir, noué en nous, *inextriqué*, comme l'inspiration et l'expiration dans la croisée du souffle.

J'ai été aussi ébloui par la pluralité linguistique, le dialogue entre les langues : le passage – sans cesse et dans tous les sens – de l'hébreu au grec, au latin, au flamand, au florentin, aux langues vulgaires. Et ceci singulièrement chez Maître Eckhart qui recueille les expériences spirituelles des Béguines, rend leurs pensées visibles, les traduit en latin ; puis, en retour – lors de ses sermons – revient à l'allemand, à l'hébreu, dans un constant va-et-vient : passant imperceptiblement de l'immatérielle théologie à la concrète expérience du *cœur* – de la théorie à l'oralité. C'est ainsi qu'il a donné peu à peu à la langue allemande une force philosophique *abstraite-et-concrète* comparable à celle du grec.

Avec Maître Eckhart et la mystique rhénane, c'est aussi le problème de dire Dieu qui se pose : comment tenir un discours sur ce qui en même temps s'y soustrait ? J'aimerais à ce propos évoquer avec vous un texte tout à fait singulier qui se trouve dans La Chair de l'homme (CH, p. 382-402). À

« UNE SPHÈRE INFINIE DONT LE CENTRE EST PARTOUT... » ■

la fois pleine d'érudition et toujours ouverte à la parodie et à la surprise, la scène XXXV fait se succéder 289 définitions de Dieu, dont l'avant-dernière est d'ailleurs celle de saint Paul que vous rappeliez plus haut. Cette litanie est à elle seule une histoire condensée de la philosophie et de la littérature au prisme de ce que les uns et les autres ont dit de Dieu. Quelle est la fonction de ce très long développement au sein de votre ouvrage ? A-t-il en lui-même une ambition théologique ?

La Chair de l'homme s'inspire de ces deux temporalités que l'on perçoit dans les vitraux d'une cathédrale : tout d'abord le temps *linéaire*, historique (où l'on raconte le sacrifice d'Abraham, la ligature d'Isaac, l'arche de Noé, etc.) et, pour finir, un temps *autre*, un temps *circulaire* : un temps tournoyant, *spiral* : ce sont les rosaces et leurs tourbillons de couleurs. Ce livre, intitulé finalement *La Chair de l'homme*, à un certain moment suivait madame Guyon et devait s'appeler *Les Torrents*. Il repose sur une description d'actes précis, un récit chronologique par un récitant, un « annoncier » nommé « Le Vociférateur », puis tout simplement « Monsieur » (rôle tenu par Roséliane Goldstein). Quatre fois ce rythme linéaire du récit est interrompu par quatre litanies, quatre énumérations-à-n'en-plus-finir, quatre tournoisements, quatre rosaces : la « Rose des noms », assemblages de sobriquets de paysans chablaisiens accomplissant sur un champ de foire (la foire de Crête qui se tient chaque premier jeudi de septembre à Thonon) des gestes précis ; la « Rose des philosophes » : un texte où se tissent, dans le plus grand désordre, 311 définitions de Dieu ; la « Rose » des *verbes logodores* (j'appelle ainsi les verbes qui donnent la parole : *dit, reprit, rétorqua, ajouta, répartit, remarqua, fit, s'exclama...*) ; et, tout à la fin, sur vingt-deux pages, « la Rose des rivières » : une suite de 1709 noms de torrents et de fleuves qui affluent aux dernières pages du livre, en point d'orgue.

La cellule mère de la *Spirale des définitions de Dieu* est cette formule des *Pensées* : « Dieu est une sphère infinie dont le centre est partout, la circonférence nulle part³ » ; Pascal ne fait d'ailleurs que la recueillir, car elle remonte très loin dans le Moyen Âge, à Alain de Lille au XII^e siècle, et sans doute beaucoup plus loin. C'est une définition qui me fascine parce qu'elle vient tracer en nous une figure très précise de géométrie inimaginable. Je suis parti donc de cette formule simple et folle, puis tout s'est élargi – dans une succession chaotique où Hegel répond à Serge Gainsbourg, Husserl à Félix Mayol, et Freud aux Fratellini. Perpétuellement l'énumération change de tonalité, de registre : tout est en mouvement.

Cette citation de Pascal semble une véritable clef pour le lecteur : chaque tentative pour « cerner » Dieu est contrebalancée par le débordement qui s'opère à sa périphérie, nous portant aussitôt vers une autre définition. Le défini s'ouvre constamment sur l'infini...

3. Lafuma 198 ; Brunschvicg 383.

■ VALÈRE NOVARINA

Oui, en quelque sorte. Ce mouvement d’expansion est très vite devenu irrésistible : je me suis mis à collecter partout toutes les définitions, jusqu’aux plus inattendues, aux plus stupides (celle des frères Goncourt), aux plus fantasques : Benjamin Péret, Hubert-Félix Thiéfaine (« Dieu est un fox à poil dur ») ; je les récoltais et les assemblais peu à peu... Lorsque ce texte était en travail, il n’y avait pas d’outil comme *internet* qui aujourd’hui rendrait la tâche beaucoup plus aisée ; je re-parcourais en tous les sens ma bibliothèque et j’avais quelques informateurs extérieurs, le plus précieux étant mon ami, le philosophe Jean-Noël Vuarnet ; chaque fois que c’était possible, je remontais aux sources : latines, grecques, espagnoles, hébraïques... Toutes ces définitions sont authentiques. « Elles sont toutes vraies – et toutes sont fausses » m’a dit un jour joliment Jean-Luc Marion que j’étais allé consulter... Je reconnais cependant en avoir inventé trois : comme je n’en trouvais pas de Mallarmé, j’en ai improvisé une rapidement avant de recueillir l’authentique – et je les ai gardées toutes deux... Il est arrivé aussi que la traduction d’une citation étrangère en français prenne dans notre langue plus de force que dans la version d’origine ; c’est le cas de l’extraordinaire énoncé de Dietrich Bonhoeffer : « Seul un Dieu faible peut porter secours » ; je ne sais plus où je l’ai trouvée traduite – mais elle me semble plus forte que « Nur der schwache Gott kann helfen ».

Léopold von Verschuer qui est acteur et metteur en scène et qui jouait dans *La Chair de l’homme*, a traduit en allemand l’ensemble des définitions et les a éditées en remontant aux textes précis d’où elles sont extraites : Schelling, Feuerbach, Marx, etc.. Il en a fait donc, en allemand, une édition savante⁴ – qui a donné lieu par la suite à une longue émission radiophonique où ces 311 définitions sont dites par des imams, des rabbins, par l’archevêque de Cologne, mais aussi des gens de la rue, de simples passants, avec la voix singulière, la façon de lire et l’accent de chacun...

Cette liste de définitions utilise en effet toutes les ressources du langage : à côté des expressions les plus théologiquement correctes, on trouve des définitions parfois blasphématoires ou insultantes. Breton : « Dieu est un porc » ; Rimbaud : « Merde à Dieu » (CH, p. 387) ou encore Sade qui « ressasse que “son plus grand chagrin est qu’il n’existe pas de Dieu et de se voir privé, par là, du plaisir de l’insulter” » (CH, p. 401). Ne pourrait-on pas dire avec Paul Ricœur que le mot Dieu « exprime la circulation du sens entre toutes les formes de discours où Dieu est nommé⁵ », que le sens du mot Dieu se trouve dans l’entrecroisement de tous ces discours, quelles que soient leurs visées ?

4. V. Novarina, *311 Gottesdefinitionen*, trad. L. von Verschuer, Berlin, Mathes & Seitz Berlin, 2012.

5. P. Ricœur, « Entre philosophie et théologie II : Nommer Dieu », in *Lectures 3. Aux frontières de la philosophie*, Paris, Seuil, 1994, p. 295.

« UNE SPHÈRE INFINIE DONT LE CENTRE EST PARTOUT... » ■

Cet « entrecroisement », j’en ai fait l’expérience en rassemblant toutes ces tentatives de définir Dieu : j’ai découvert ainsi les vertus intellectuelles de la collecte, de l’herbier. Comme si, avec la disposition des choses dans l’espace, commençait la pensée... En manipulant des chiffres, des lettres, des noms, les amas magnétiques se créent : de grandes bizarreries surgissent en terrain mouvant ; des vues nouvelles apparaissent, viennent nous surprendre, parfois des hallucinations. On place les pensées côte à côte dans un ordre incertain et elles se mettent à fourmiller, à dialoguer ensemble et parfois à parler d’elles-mêmes en un sens extraordinairement précis. Des liens se tissent – évidents ou mystérieux – et une *musique du sens* apparaît, une pensée plurielle. Quelque chose comme l’évidence tout à coup *du drame que joue le langage avec le vide*, c’est-à-dire avec l’espace. La *résonance*, comme construction primitive, premier échafaudage et début du raisonnement ? La raison s’appuie-t-elle *sans le savoir* sur des lois musicales ? J’aimerais, un jour, essayer de creuser un peu plus loin du côté des rapports mystérieux de la pensée à la musique... Poursuivre ce qui, me semble-t-il, commence à apparaître dans le très bel enregistrement de ces définitions réalisé par Laurence Mayor et Frédéric de Ravignan⁶ : on voit s’y construire peu à peu un théâtre d’échos et quelque chose comme *la fugue de Dieu*.

J’ai passé beaucoup de temps à agencer ces définitions selon un ordre semi-hasardeux, de façon à créer un drame en suspens, une attente, un « suspense ». Une théorie suspendue ? une vision ?... Les moines du désert, pour désigner la *contemplation* avaient le mot *theoria*.

La plus belle des définitions de Dieu est celle de Maître Eckhart – je l’ai placée dans l’avant-dernier mouvement du texte :

À propos de la cécité dont saint Paul fut frappé à Damas et que Luc nous relate en ces termes : « Saul se releva de terre et, les yeux ouverts, il ne vit rien », saint Augustin émet l’idée que « lorsque saint Paul ne vit rien, il vit Dieu » ; Maître Eckhart, reprenant cette interprétation, l’amplifie de la façon suivante : « Lorsqu’il vit le néant, c’est alors qu’il vit Dieu. Lorsqu’il se releva de terre, les yeux ouverts, il vit le néant, et le néant était Dieu ; car avoir vu Dieu, saint Paul appelle cela un néant. Il vit le néant, et c’était Dieu. Dieu est un néant (*ein niht*) et Dieu est quelque chose (*ein iht*). Car ce qui est quelque chose, cela est aussi néant » (CH, p. 400-401).

Il y a dans La Chair de l’homme une autre scène théologique, la scène XLI (CH, p. 428-438) qui ressemble à la scène XXXV. Sauf qu’à cet endroit ce ne sont plus des théologiens ou des personnages identifiables dans l’histoire de la pensée qui prennent la parole, mais des anonymes qui donnent des définitions de Dieu plus comiques les unes que les autres. Quelle est la relation de cette scène avec la précédente ? Pourquoi ce retour

6. V. Novarina, *Au dieu inconnu. Une séquence de La Chair de l’homme, par Laurence Mayor*, Paris, P.O.L – Dernière Bande, 2006.

■ VALÈRE NOVARINA

de la question théologique qui semblait avoir été saturée par « la rose des philosophes » ?

La scène XXXV avait été très ardue, longue à agencer, car il fallait vérifier l’exactitude des sources ; elle a été composée peu à peu, comme un long jeu de patience, une lente tapisserie : un tissage qui demandait beaucoup d’attention et de calme... Dans l’épisode que vous citez, tout au contraire, l’écluse est levée : les définitions de Dieu sortent de la bouche des enfants, sans préméditations comme elles viennent, jaculatoires comme des cris du cœur. Mais si toutes sont *de fantaisie*, tous les noms des enfants sont vrais : je me suis rappelé les noms de beaucoup de mes camarades de classes ; et j’ai demandé à des amis de me donner des noms des écoliers qu’ils avaient connus à Suresnes, à Voreppe, à Quimper, à Paris, à Namur, à Payerne, à Épinal, etc. Tous les noms que j’ai utilisés dans cette scène sont authentiques ; tous ces enfants sont vivants ou ont vraiment vécu.

En lisant cette scène, on a l’impression qu’en creux nous est suggéré que nous portons tous en nous une définition de Dieu ou que nous sommes tous capables d’en fabriquer une. C’est une idée assez inattendue, d’une surprenante « inactualité ». Le mot de « Dieu », en réalité, n’est-il pas étranger ou indifférent à la plupart d’entre nous ?

Il faut rappeler – contre nos idées toutes faites – combien la littérature spirituelle est ouverte à tous, et peut-être même s’adresse avec une intensité singulière à l’homme d’aujourd’hui : *l’homme-objet*, numéroté, numérisé et prévu, qualifié, cerné, individué, quotidiennement sondé, propriétaire, cadastré et quadrillé, perclus de sciences humaines – et sommé de répondre comme il faut à une ribambelle de questions toutes faites. Cette littérature spirituelle ou théologique vient briser l’image mécanique que le « sujet » d’aujourd’hui se fait de lui-même, l’ouvre et le réinscrit dans un drame cosmique.

Aujourd’hui le mot « Dieu » est plus vivant, plus provocant que jamais. Dès que son nom est prononcé, nous nous divisons : l’un dresse l’oreille, l’autre est sur ses gardes, l’un se replie sur soi, l’autre s’ouvre ; tous se sentent en danger. Ceci s’observe au théâtre : *Dieu* atteint immédiatement le spectateur dans son intimité, suscite une immédiate réaction. D’attente ou de répulsion. Mais chacun reste souverainement libre d’entendre louange ou blasphème, négation affirmative ou affirmation négative, prière ou pirouette... Car « Dieu » est le plus *vide* de tous les mots. Sa force est là. Dans *L’Acte inconnu*, après la longue scène « Dormition de Polichinelle » où l’on fait mine de ressusciter la marionnette, le pantin d’un acteur mort (Daniel Znyk), Dominique Pinon (Raymond de la Matière) reste seul sur la scène avec La Dame de Pique (Myrto Procopiou) et le public entend ceci, après un silence assez long :

« UNE SPHÈRE INFINIE DONT LE CENTRE EST PARTOUT... » ■

LA DAME DE PIQUE.

Pourquoi ce *temps* ? Pourquoi ce vide ? Ah qu’il est long ce vide ! pourquoi ce silence ?

RAYMOND DE LA MATIÈRE.

Pour Dieu.

LA DAME DE PIQUE.

Ah bon vous croyez ?

RAYMOND DE LA MATIÈRE.

Dans notre langue (si tu veux bien, comme les Latins, ne pas distinguer le *u* du *v*), il y a une anagramme du mot DIEU, c’est le mot VIDE. Dans toutes nos phrases *Dieu* est un vide, un mot en silence, un trou d’air, un appel qui permet à l’esprit de retrouver souffle et mouvement. Aucun mot ne troue autant : c’est dans le langage un mot ouvrant, un mot-aimant, un vide, une attraction dans la pensée : une gravitation, un principe d’amour dans l’univers aimanté ; un mot à l’envers de tous les mots et qui remet en mouvement l’esprit. Ne garder de lui que l’écartèlement, l’écartèlement de ses quatre lettres dans l’espace... C’est un mot à laisser vide, en quatre lettres muettes, lié à l’espace, rayonnant aux points cardinaux. Le mot *Dieu*, le laisser ouvert, et *nous attendant*, le laisser vide comme le mot *personne*. Le laisser désert comme le théâtre d’une séparation, vide comme la scène du creux, le lieu du désir, de la faim, de la gravitation, de l’amour. Le vrai amour, le pur amour n’a lieu que dans le vide : il est élan, déprise, saut périlleux. (*AI²*, p. 157-158)

Tout au long de cette scène, au Théâtre de la Colline, des rires ou des ricanements surgissaient... et c’était très bien ainsi. Mais certains recevaient aussi la scène tout autrement : lorsque nous l’avions jouée, en juillet 2007 dans la cour d’honneur du palais des papes, le père Chave – qui est presque *l’aumônier du Festival d’Avignon* tant il y a vu de spectacles depuis l’époque de Vilar et Gérard Philippe – m’a dit après le spectacle avec un joli accent provençal : « Quand j’ai entendu l’anagramme entre *Dieu* et *vide*... je suis entré en contemplation ! » Là est le plus émouvant du théâtre : lorsque l’offrande, le versement du langage a lieu devant tous et laisse chacun libre d’achever l’édifice à sa façon.

Les définitions de Dieu ont-elles suscité des réactions similaires ?

Lorsque nous préparions la version scénique de *La Chair de l’homme* pour le Festival d’Avignon de 1995, nous avons dû couper bien des pages du livre pour parvenir à une durée raisonnable. Dans un premier temps, il était évident qu’il fallait commencer par abandonner la scène des définitions de Dieu, type même de la scène antithéâtrale : statique et qui n’intéresserait personne... Nous avons cependant décidé de la garder ; or, ce qui est très curieux, c’est l’attention extrême dont ont fait preuve les spectateurs lors de ce défilement de propositions théologiques plus abstraites les unes que les autres. Ils étaient subjugués, tendus vers la scène, comme s’ils espéraient, parmi cette forêt contradictoire de définitions, enfin entendre la *vraie*.

Le mot « Dieu » – et les images si contradictoires qu’il éveille dans le cerveau humain (dieu d’amour ou dieu de guerre – dieu de pardon, ou dieu

■ VALÈRE NOVARINA

de vengeance) – est d’une actualité sanglante. N’oublions pas que nous – les animaux parlants – nous aurons toujours tendance à nous forger de Dieu *une idole invisible*. Nous sommes idolâtres *naturellement*. De même que nous sommes criminels *naturellement*. Là est le *b-a ba* biblique. Il n’y a pas d’autre solution que d’observer sans cesse le langage : examiner toujours de plus près ce que les mots révèlent et ce que les mots recouvrent.

On trouve également dans vos ouvrages une admiration pour la force de contraction de la parole théologique. Dans Observez les logaèdres !, le théologien est bien souvent celui qui a la capacité de ressaisir les choses les plus grandes ou les plus complexes en une phrase ou en quelques lignes. On pense bien sûr à l’extraordinaire brièveté d’Augustin, à l’économie de son style. Cette « théodramatique », cette « syncope dans la pensée » (OL, p. 98-99) ne fournissent-elles pas une sorte de modèle pour l’écriture ?

Lors d’un séjour à Istanbul, un ami m’a appris que, non loin de Sainte-Sophie et de Sainte-Irène (à côté donc de la *Sagesse* et de la *Paix*), il y avait autrefois une *Hagya Dynamis*, une église de la Sainte-Force. Trop souvent on oublie que le christianisme est une pensée des énergies – que le Christ lui même est énergie –, que sa force traverse le négatif, naît d’un drame, d’un amoindrissement : la kénose ; d’un abaissement, d’un passage par la négativité. Se rappeler que la clé du drame chrétien est *l’innocence victorieuse*. Le christianisme est la seule religion qui comprend la mort de dieu. Là est son secret surprenant, sa force nouvelle.

Cette économie des énergies, cette réversibilité, cette théologie dynamique, je les retrouve chez Tertullien, Origène, Jean Scot Érigène, Jeanne Guyon, Simone Weil. J’ai inventé ce mot de *niement* pour exprimer la victoire de Pâques, le passage de la mer Rouge, la traversée de la mort, la vie nouvelle qui nous vient d’une noyade.

Le Christ est Dieu, mais aussi son envers : son passage en nous, son passage par nous, son abaissement profond, son geste vers l’homme... L’incarnation, c’est notre chair qu’il prend c’est notre vie fragile. En Lui, *dieu* et *l’homme* s’échangent et se croisent. Isidore de Séville suggère une étymologie très incertaine mais très belle : « Homo » viendrait de « humus ». Comme Adam vient de la terre, qui en hébreu est *adama*.

Cette défaite qui reconstruit, ce *niement*, est le signe de la voie chrétienne et la différencie fondamentalement des théologies conquérantes et affirmatives – comme de tous les rationalismes trop sûrs d’eux-mêmes – ; ce *niement* est un geste de l’esprit que nous devons accomplir, chaque jour pour nous tenir en déséquilibre, nous empêcher de nous forger des concepts fétiches, des gri-gris sonores et creux avec les mots. Beaucoup d’entre eux, imperceptiblement, sont devenus des idoles invisibles. Ils éludent la pensée,

« UNE SPHÈRE INFINIE DONT LE CENTRE EST PARTOUT... » ■

l’écourtent, l’aplatissent, la laissent sans rythme, ignorent tout de son mouvement respiratoire marin, de la cruelle aventure du souffle, de la *dialectique spirituelle*. Car la pensée brûle les mots.

Il faut remettre en mouvement les mots dans nos édifices mentaux, nos discours et nos élucubrations, il faut arrêter le ronronnement de la machine à faire tourner en rond des mots fétiches ; il faut penser les mots à nouveau comme des bêtes semi-sauvages, et non plus les considérer seulement selon leur périmètre, leur sens cerné, délimité, défini, mais aussi les surprendre dans leur force vive, leur mouvance, leur fragilité, leur *vie*, c’est-à-dire leur *passage*. Ils sont aussi comme l’herbe des champs. Les mots sont des « logaèdres » dont il faut parfois changer l’assise : les mettre sens dessus dessous, les voir un instant à l’envers, dans un sens différent ou décalé. Et déclencher ainsi leur mise en mouvement, leur brûlement.

La théologie chrétienne (et son centre la *christologie*) contient en elle cette énergie vive à jamais, ce démontage et ce revers des mots — cette *défaite* de l’idole humaine. Je reviens souvent à la splendide profession de foi de Tertullien, c’est un levier pour l’esprit, une preuve, et une épreuve d’amour qui soulève tout : « *Crucifixus est Dei filius ? non pudet quia pudendum est. Et mortuus est Dei filius ? credibile est quia ineptum est. Et sepultus resurrexit ? certum est quia impossibile.* » « Le fils de Dieu a été crucifié : je n’en ai pas honte, parce que c’est une honte. Et le fils de Dieu qui est mort ? Je le crois car c’est inepte. Et une fois enseveli, il ressuscite ? C’est certain parce que c’est impossible⁷. »

Ce mot de « niement » que vous venez d’employer est assez intrigant. N’y aperçoit-on pas le niemand de la langue allemande ? cette « personne » dont vous avez si souvent souligné qu’elle était vide de toute identité, démunie de toute possession ?

Ce n’était pas intentionnel ni même conscient, mais vous avez raison de remarquer comme ces mots *raisonnent*, comme ces mots *résonnent* – et comme il y a curieusement du *niemand*, dans *personne*, c’est-à-dire du *niement*. Toute la force du mot « Personne » vient de son ambivalence, de son équilibre instable. Là où les langues en savent le plus, c’est souvent dans la *versatilité* des mots à *double tranchant*, dans leur pouvoir de tomber du côté d’un sens – ou d’un autre ; c’est souvent par les mots à *double entente* que les langues nous en disent le plus : le langage y tient encore intacte l’énergie du *non encore joué*, du non clos.

Le *niement* est un passage ; la *négarion* un état. Le *niement* se souvient du passage par la mort que franchit la respiration, il pressent dans le langage quelque chose comme un *désadhérement* et un acte à l’envers. Il est au cœur de la parole et la pensée, comme le *saut par-dessus l’asphyxie* qui est au cœur du vivant qui respire.

7. Tertullien, *De Carne Christi*, V, 4.

■ VALÈRE NOVARINA

Il faut examiner les contours du langage à la loupe comme le font le juriste et le philosophe, mais savoir aussi, le temps venu, exposer chaque mot au déséquilibre : le voir en mouvement, chercher son sens dans l'espace, le voir se retourner et même se disloquer... La vraie pensée est philologique, elle va déstabiliser les mots, les expose au grand air, retrouve l'ardeur du langage à l'état natif, sa force fluide, sa dialectique sans repos, sa houle sans repos, son mouvement marin. La linguistique est une partie de la physique des fluides. Il faut sans arrêt examiner le langage dans son action, dans ses conséquences matérielles, avec une précision de juriste – mais aussi le retourner, le rendre au vide d'où il vient.

Comme se le propose aussi le théologien...

La théologie va chercher loin dans le langage ; elle en déploie l'éventail entier et toutes les subtilités possibles – mais elle ne cesse de s'en défier. Le langage est notre *vrai trompeur*. Il faut aller avec lui (c'est-à-dire avec la raison) au plus loin – tout en sachant que nous n'irons pas au bout sans remettre tout notre itinéraire en question. La « littérature spirituelle » nous enseigne, nous rend sensibles à la fois l'extraordinaire force du *Logos*, de l'appel – et l'échec auquel est vouée toute volonté de posséder quoi que ce soit par la nomination. La théologie nous rappelle le lien intime qu'il y a entre *la pensée* et *l'échec de la pensée*. Comme la danse trace dans l'air son lien vivant avec la chute. Qu'est-ce que la théologie ? sinon une danse des animaux parlants ? Notre offrande du langage. Elle nous invite non seulement à déployer les capacités de l'esprit humain jusqu'à ses limites – mais à retrouver aussi le charivari de l'enfance, l'égarement et le savoir *touchant* du premier jour.

Avec le « niement », ne retrouve-t-on pas la négativité hégélienne qui meut le réel, provoque le devenir, travaille la matière ? Hegel est aussi le penseur de l'Incarnation et du christianisme, de cette « logique du réel » qui s'y déploie.

Gershom Scholem a écrit un livre sur un homme étrange : Sabbataï Tsevi⁸, qui s'est présenté, au XVII^e siècle, comme le vrai Messie. Quantité de Juifs l'ont cru et sont devenus sabbataïstes. Tsevi commettait des actions surprenantes : il arrivait avec un poisson frais dans ses bras à la Synagogue, ou décidait que le Sabbat n'était plus le samedi, mais le jeudi... et tout à la fin de sa vie, il s'est finalement converti à l'islam... Or il y a encore aujourd'hui des kabbalistes qui voient dans ces actes étranges et contradictoires – et même dans cette conversion finale à la religion de Mahomet – une preuve que c'était bien le Messie... parce que ce processus de *niement*, de destruction, de passage par la chute, par l'échec, se retrouve dans la Kabbale, comme dans le christianisme. Dans certaines provinces de Roumanie donc, des Juifs croient toujours que Tsevi est le Messie puisqu'il est son *envers*

« UNE SPHÈRE INFINIE DONT LE CENTRE EST PARTOUT... » ■

absolu – en quelque sorte sa contrefaçon, sa parodie... Il me semble que cela rejoint en profondeur la *croix paradoxale* de la dialectique chrétienne – que je pense souvent comme un *spiritualisme dialectique* ! Mais spiritualisme ne va pas... trop dualiste, trop manichéen... Parlons plutôt de *matérialisme subtil*. J’aime bien cette phrase du marquis de Custine, tirée de je ne sais plus quel livre : « Ce qu’on est convenu d’appeler spiritualisme n’est peut-être qu’un matérialisme raffiné⁹. »

Il y a là, dans ce cheminement par le négatif, quelque chose de profondément commun au judaïsme et au christianisme (que je tiens pour la même religion) : Pierre renie, Moïse tue un Égyptien, Jésus doute, Paul participe à la lapidation d’Étienne – et le premier des morts, Abel, succombe sous les coups de son frère.

Renversement, destruction qui sauve, traversement, trépas, inversion : le christianisme est le *carnaval du monothéisme* : on attendait un roi... et il naît sur la paille ; le *messie* est le *dernier des hommes*, le serviteur souffrant, insulté, flagellé, couronné d’épines, tenant un sceptre de roseau, il meurt sur la croix des esclaves, d’un supplice infamant.

Il semble qu’il y ait dans le christianisme tel que vous le concevez une crise du sens et un renversement du principe de contradiction qui en constituent le ressort. Comment cette conception se noue-t-elle avec votre pratique de la scène et du drame ? Y a-t-il une pensée ou un élan qui soient communs à la théologie et au théâtre ?

Je reviens à l’insaisissable Trinité. Il me semble que la place centrale qu’elle tient dans le christianisme, le rôle qu’elle vient jouer dans le théâtre de notre esprit, est le même que le Tétragramme dans le judaïsme : la Trinité est un *Trois incompréhensible* de même que le Tétragramme est un *Quatre imprononçable*. Après *La Chair de l’homme*, j’avais décidé de lire systématiquement tout ce qui s’était écrit sur la Trinité avant saint Augustin ; j’éprouvais un désir irrépressible de me tourner vers les questions les plus oubliées (on ne parle plus guère de la Trinité dans les églises aujourd’hui), une grande soif de me plonger, jusqu’à la noyade, dans le vivant tissu d’absurdités qu’est le dogme chrétien... Plutôt *syntaxe d’absurdités* – car les contraires y sont tenus ensemble, en une construction immatérielle, une architecture *translucide* qui appelle et laisse passer la lumière, comme les cathédrales.

C’est parce qu’il est absurde que le christianisme est vrai. Ou plus exactement parce qu’il est un drame : une façon de penser *au travers d’un drame*. La reconnaissance d’un drame et sa contemplation. Il y a des choses que j’aimerais pouvoir un jour creuser un peu plus. Le christianisme, et sa théorie du temps... Et le Christ comme la chair du temps... La croix comme mobilité fixe... Le temps tout entier s’engouffrant en un point. Je

9. A. de Custine, *Romuald ou la vocation*, Paris, Amyot, 1848, p. 150.

■ VALÈRE NOVARINA

ne parviens pas à formuler clairement ces choses pour l’instant, mais je pressens, je *prépense* quelque chose... quelque chose que le théâtre, comme drame du langage dans l’espace (et hilarant spectacle de voir un animal parler), quelque chose que le théâtre peut nous aider à *presque-penser* : dans *La Scène*, où il jouait le rôle de *Pascal*, l’acteur Pascal Omhovère, vers le milieu du spectacle s’étendait sur le sol et se recouvrait d’une planche, puis, couché, étendu pendant presque une heure, se relevait à la fin du spectacle pour dire : « Non seulement la chair est sauvée, mais la matière à la fin est sauvée ! » (*S*, p. 192). Je ne sais ni d’où vient cette affirmation, ni ce qu’elle signifie, mais au théâtre, délivré par le drame, je ne suis pas loin de la comprendre.

La force intellectuelle de « l’hérésie chrétienne » vient de l’ensemble considérable d’absurdités qui la travaillent, de sa capacité à aller plus loin que la contradiction, *plus loin que le sens*. D’aller au sens mais plus loin que le sens. Peut-être finalement d’aller à *la chair*... « L’amour entre et approche, là où la science reste au dehors » écrit Hugues de Saint-Victor. Je rapproche ces mots de ceux de Marguerite Porete, brûlée en place de Grève, le 1^{er} juin 1310 : « La nécessité pour l’homme de faire pour sa part tout ce qui relève de la raison, la part de l’amour étant celle de Dieu et de lui seul. » Mais ne pourrait-ce pas être une phrase de Simone Weil ?

Le plus beau de la théologie, c’est sa défaite, son échec (je me demande soudain si, lorsqu’une barque échoue sur le rivage, le verbe échouer vient aussi des échecs et du persan...), sa défaite, sa mise en échec – comme à la fin du *De Trinitate*, Augustin par une humble prière, défait tout son livre. Ce mouvement de *niement* va profondément dans le sens de ce qu’il faut bien appeler *le génie du christianisme* qui est un génie de l’humilité : le sens de la chair, de la terre, de l’incarnation. L’humble chair qui est comme l’herbe des champs, dit Isaïe.

En parlant de la prière, de sa défaite, de sa chute (Dans L’Acte inconnu, le Déséquilibriste déclare que la prière « est le mouvement de descendre tout vers le sol », AI², p. 79), vous touchez à un autre aspect du langage théologique : nous passons de la théorie à l’événement corporel, de la pensée abstraite à l’élaboration physique de la parole...

Prier, c’est s’incliner pour reprendre souffle, c’est comme une *syncope dans la pensée*, un passage par le vide entre nos actes. Comme un passage par en bas – non un « lever des yeux au ciel ». Aller en bas, toucher à nouveau la terre dont nous sommes faits. À l’époque où j’écrivais *Lumières du corps*, j’ai entendu quelqu’un de proche en lire quelques pages et me dire simplement : « La lumière vient d’en bas ». J’ai ajouté aussitôt cette phrase au livre.

Au moment de ma première lecture de madame Guyon – que j’ai d’ailleurs découverte grâce à lui –, j’ai eu une vive controverse avec mon

« UNE SPHÈRE INFINIE DONT LE CENTRE EST PARTOUT... » ■

ami Jean-Noël Vuarnet : il avait tendance – comme on le fait encore si souvent aujourd’hui – à opposer systématiquement la mystique à la théologie. J’aimais lui rappeler ces mots d’Évagre Le Pontique : « Si tu es théologien, tu pries vraiment ; si tu pries vraiment, tu es théologien. ». Je crois bien qu’Évagre dit aussi : « Celui qui chante prie deux fois. » La théologie respire et chante. Autant que la prière, qui en sait autant qu’elle.

Je ne suis pas du tout dualiste. Il faut lutter contre cette manie de notre langue qui, comme bien des langues occidentales, sépare *esprit* et *souffle* qui sont magiquement *uns* en hébreu, en sanscrit, en japonais et en grec... Si quelque chose doit continuer à s’appeler l’*esprit*, c’est l’ardeur de la matière, son offrande, sa donnée, son don. La « spiritualité » est le don des choses, leur *brûlement*. Considérer tout ce qui est comme offert et ouvert – présent. J’ai toujours en tête un petit livre qui s’appellerait *L’offrande du réel*.

Il me semble qu’il ne faudrait pas dire « le dogme chrétien » ni « la doctrine chrétienne » mais la « théorie chrétienne » – en se souvenant encore une fois que *théorie* en grec (comme *théâtre*) vient de *voir* – et surtout que *theoria* chez les moines médiévaux signifiait contemplation.

Y a-t-il un usage de la théologie dans le travail avec les comédiens ? Est-ce que cette reconnaissance d’une dimension physique de la prière ou du rapport à Dieu peut les aider à appréhender le rapport particulier qui doit s’établir entre vos textes et le corps de l’acteur ?

Nous ne parlons pas du tout de ce genre de choses pendant les répétitions – et même nous les évitons soigneusement... Mais j’ai remarqué que les acteurs sont très touchés par les textes spirituels ; ils sentent que cela les concerne, qu’ils font eux aussi un voyage *au travers* de l’être humain. Ils passent par l’homme, ils en sortent, ils y reviennent, ils traversent en diagonale toutes ses représentations. Sortir du corps. Comment nous représentons-nous le corps ? L’expérience des acteurs semble parfois proche de celle des « mystiques » – et j’ai toujours non pas approuvé mais compris qu’à une certaine époque leur sépulture était un peu à part... Les comédiens ont affaire, eux aussi, au *portement* du corps, à l’offrande de la figure humaine... Et, comme le moine, l’acteur lui aussi est un *litannique* : il sait par cœur, il ressasse, il répète. L’acteur ne s’exprime pas, il offre la parole. Il est aussi, comme le moine et comme le musicien, et dans le fond comme tout humain qui se concentre (qui se concentre *distraitemment* et un peu *déporté de soi*) un pratiquant du souffle.

Dans la manière dont un acteur *descend* dans le profond du texte, jusqu’à ce moment où les paroles semblent prendre source non dans le corps humain mais dans le sol, dans la manière dont l’acteur *s’abandonne à l’aventure rythmique de la pensée* et apprend à suivre, passivement, le drame respiratoire, il y a quelque chose qui le distrait de soi. Est recherchée, ou plutôt est attendue, la reconnaissance d’un drame charnel, *impensable*

■ VALÈRE NOVARINA

et nous emportant. Le temps s’ouvrant devant nous non comme un « lieu chronique », un espace à meubler – mais nous offrant. Nous sommes ouverts par lui et offerts par lui ; il s’ouvre parce qu’il nous offre. L’acteur (animal du souffle) pratique cela : le dénouement et le déversement d’un langage qu’il ne saisit pas. Le salut vient d’un travail aigu et précis de nos facultés d’analyses et de notre intelligence et aussi d’un abandon. « J’explique en chaire des mystères que je ne comprends pas », disait saint François de Sales. « J’explique *en chair* des mystères que je ne comprends pas », pourrait dire l’acteur.

Le langage est comme un fluide, un animal dans l’espace. Ce qui toujours m’étonne le plus dans une salle de spectacle, ce n’est pas qu’il y en ait onze qui parlent sur la scène, mais deux cents dans la salle qui se taisent. Ils sont venus voir à nouveau la parole sortir du corps animal. Rien ne précède la parole et elle nous surprend jusque dans notre propre bouche.

Si vous parlez souvent de la théologie et des Écritures, de Dieu, de la littérature spirituelle, la question de la foi intervient assez peu dans vos réflexions. Il y a là comme une discrétion, en comparaison des nombreux développements que vous donnez sur les dogmes de la théologie.

En réponse aux questions que mon père, Maurice Novarina, posait sans cesse (— Avez-vous la foi ? — Avait-il la foi ?), et qui m’énervaient beaucoup !, j’aimerais dire simplement aujourd’hui que la foi, c’est marcher sur l’eau. Elle n’est pas une possession, un terrain conquis, un *avoir*, mais un risque, un don, une confiance aveugle et voyante. *L’Opérette imaginaire* se termine par trois mots écrits sur une banderole mais que personne ne prononce : *L’amour est voyant*.

Dans votre dernier livre un texte frappe par son engagement personnel : Mercredi des cendres, qui vient après la relation d’un cheminement sur le Sacro Monte de Varallo et a toutes les apparences d’une authentique prière. Le lecteur s’attend à ce qu’un dérapage comique vienne soudain en troubler le sérieux, à ce que la parodie prenne le dessus. Pourtant ce n’est pas le cas. Faut-il en conclure que c’est une vraie prière, une prière « pour de vrai » ?

J’ai beaucoup hésité avant d’inclure ce texte dans *Observez les logaèdres !* C’est un écrit totalement sans défense : il fallait passer par-dessus une sorte de pudeur pour le publier – j’en suis maintenant délivré... *Mercredi des cendres*, après une vingtaine de pages qui rendent exactement compte d’une visite ordonnée au *Sacro monte* de Varallo, vient briser quelque chose de trop réfléchi ; il s’aventure sur une passerelle, il esquisse au cœur du livre un chemin autre – en surplomb ou peut-être au contraire sous la terre. J’ai souvent en tête cette étrange pensée de Pascal : « Travailler pour l’incertain ; aller sur la mer ; passer sur une planche¹⁰. » Ce livre, *Les Logaèdres*,

« UNE SPHÈRE INFINIE DONT LE CENTRE EST PARTOUT... » ■

voulait franchir un interdit, casser une habitude : celle que j’avais de publier depuis des années, alternativement, des textes « théoriques » et des textes de « fiction » (selon l’étrange expression consacrée...) : *Lumières du corps* succédant à *L’Origine rouge* ; *L’Envers de l’esprit* à *L’Acte inconnu*, etc. Ce livre, *Observez les logaèdres !*, voudrait en finir avec cette alternance, réconcilier la pratique et la pensée : ce que savent nos mains, ce que touche notre esprit. Réunir dans l’espace d’un seul livre, toutes les faces du langage : faire que se côtoient dans le même *volume* ce que savent les mains et ce que touche l’esprit. Démontrer que tous les mots sont des accidents physiques, et que penser est un drame.

« *Qui n’aime pas n’a pas découvert Dieu, car Dieu est amour¹¹* », écrit saint Jean. *Est-ce la seule véritable définition de Dieu, celle qui englobe toutes les autres ou les surpasse ?*

« Celui qui n’aime pas demeure dans la mort », écrit aussi Jean dans sa *Seconde épître* (2 Jn 3, 14). (Le numéro du verset est 3, 14 et il rime curieusement avec cet autre passage fondamental de la Bible, qui est, l’épisode du buisson ardent, en Exode 3, 14.) Cette phrase de la Seconde épître de Jean est fondamentale. « Celui qui n’aime pas demeure dans la mort. » Qui peut dire : « Non, cela n’est pas vrai ? » Qui n’a pas connu, pendant sa vie, *l’état de mort* ?... Jean nous place devant quelque chose qui est au plus profond de notre corps d’animal respirant, d’animal amoureux. Chacun de nous sait ce que c’est que *demeurer dans la mort*. Nous sommes tous passés par là – et parfois assez longtemps... Mais un *mouvement d’amour* souvent nous en sort.

11. 1 Jn 4, 8.